

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. 1865/05/10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

CANDIDE

Journal à Cinq centimes

PARAISANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

3, place Bourbonne, à Paris, de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 h.
 Les Abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

ABONNEMENTS :
 Paris trois mois, 1 fr. 50 c. — Six mois, 3 fr. — Un an, 6 fr.
 Départements id. 2 — id. 4 — id. 8
 Étranger id. 2 50 — id. 5 — id. 10

ANNÉES CHRETIENNES

UN PÈRE DE L'ÉGLISE AU IV^e SIÈCLE

340-420

(Deuxième article)

La captation n'était pas le seul péché mignon du clergé au quatrième siècle. Un autre aussi qui a médiocrement édifié l'histoire était dès cette époque dans ses plus chères habitudes. « J'ai honte de le dire, » écrit Saint-Jérôme, « mais il y a des hommes qui recherchent le sacerdoce et le diacolat pour voir plus librement les femmes. La parole est tout leur soin. Leurs cheveux sont bouclés avec le fer. Leurs doigts brillent du feu des diamants. On dirait de jeunes époux plutôt que des prêtres. »

Voilà un réquisitoire en forme. Maintenant j'ignore si Jérôme lui aussi portait diamants et frises; on aime à se persuader le contraire. Mais frisé ou non, toujours est-il qu'à Rome on lui renvoyait énergiquement cette même accusation de libertinage, et il faut convenir que l'imprudance de ce grand saint prêtait un peu aux mauvaises langues.

Il avait constamment sur les talons un troupeau de jeunes dames qui s'en étaient remises à lui du soin de leur salut. On les voit faire à sa suite ou à sa recherche de longs voyages assez suspects d'excès d'enthousiasme. En rapprochant de cette circonstance ses fredaines de jeunesse et ses hallucinations libidineuses dans le désert, on conçoit que cet entourage féminin donnait prise à des calomnies qui pouvaient bien parfois n'être que des médisances. Pourquoi se faire directeur de belles dames avec un tempérament si érotique? Était-ce afin de mieux dompter la chair par les épreuves de la tentation? Pénitence scabreuse!

Les choses en vinrent au point que l'infortuné Jérôme fut contraint de quitter la place et de s'enfuir à Bethléem. C'était la seconde fois. Peut-être eut-il mieux fait de ne pas abandonner sa cellule pour ce voyage d'Italie. Le séjour de la grande ville ne lui attirait que déboires. Mais il ne savait pas résister à sa passion de convertir les femmes. En sortant de Rome il adresse ses adieux à l'une de ses illustres pénitentes.

« Noble Asella (Asella en français, petite ânesse, bourriquette, singulier nom pour une grande dame!) Noble bourriquette, je vous écris triste et les yeux pleins de larmes. Insensé! j'ai voulu chanter le cantique du Seigneur sur une terre étrangère.... Mes ennemis ont lancé contre moi des accusations calomnieuses, mais je sais qu'à travers la bonne ou la mauvaise renommée on arrive également au royaume des cieux.... Saffoz Paula et Eustochie qui sont toujours en dépit du monde mes sœurs en Jésus-Christ. Saluez Albina, Marcella, Marcellina, Félicité.... Adieu, souvenez-vous de moi, et par vos prières apaisez les flots sur ma route. »

Voilà beaucoup de salutations. L'attendrissement intersexuel n'est jamais sans danger. Vraiment Jérôme manquait de prudence. Avec une chair si inflammable il bravait trop le péril. Il mettait même de l'acharnement à le braver. Déjà cette manie de diriger les belles dames dans la voie de la sanctification avait eu pour lui des résultats funestes. La clameur publique l'avait forcé à déguerpir de Rome. Il était revenu et il fallait fuir de nouveau sur cette accusation d'incontinence.

« Calomnies » dira-t-on. « Un si grand Saint! » il pilotait les saintes sur la route épineuse du

« Paradis. » A la bonne heure. On peut supposer que la jalousie des prêtres frisés entraînait pour quelque chose dans ces tracasseries. Vexés de ses épi grammes, ils lui rendaient sans doute la monnaie de sa pièce. Rancune et concurrence c'est plus qu'il n'en faut pour croire à des animosités contre Jérôme. Mais on songe involontairement à ses visions quelque peu lubriques du désert.

« Je me voyais, en imagination, transporté parmi les danses des vierges romaines; mon visage était pâle de jeûnes et mon corps brûlait de desirs. Dans ce corps glacé, dans cette chair morte d'avance, l'incendie seul des passions se rallumait encore. »

Pourquoi retourner parmi ces vierges dont le simple souvenir le taquinait si rudement au désert? Ce n'était pas sage. Peut-être, il est vrai, ses pénitentes ne dansaient-elles pas; mais la danse n'est pas absolument indispensable à l'incendie quand on tient si peu d'Origène. Il paraît du reste qu'il y avait pour ces dames impossibilité radicale de faire leur salut sans le secours de Jérôme. Ne pouvant le garder en Italie, elles le suivirent à Bethléem. Après son second déménagement de Rome, plusieurs d'entre elles l'allèrent rejoindre.

Et ce n'était pas une bagatelle qu'un pèlerinage en Palestine au quatrième siècle. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur étaient rares. Le tour du monde serait aujourd'hui une entreprise moins compliquée. Dans ce voyage en quête du Paradis, la traversée de la ville éternelle à Bethléem formait à coup sûr la partie la plus aventureuse de l'itinéraire. Le but consolait de tout. Les nobles Romaines allaient chanter aussi le cantique du Seigneur sur la terre étrangère.

Mais pourquoi vierges et matrones voulaient-elles absolument pour guide sur le chemin du Ciel ce directeur tant lutiné par les fantômes de leur sexe dans les sables de Syrie? Les descendants des Scipions et des Marcellus auraient bien pu se sanctifier à domicile. Où était la nécessité pour ces illustres personnes de venir à Bethléem habiter un monastère porte à porté avec la cellule d'un saint qui avait le tempérament si calciné? Quel aimant invincible attirait donc autour de ce mâle fougueux tout un troupeau féminin?

SUZAMEL.

LES MARTYRS DE L'HUMANITÉ

« Vois ma sanglante auréole, hurle chaque secte à l'incrédule, compte les os broyés, les entrailles palpitantes. Ne suis-je pas la vérité, puisqu'un baiser de mes lèvres précipite un peuple d'amants dans les bras de la mort? Enfant, viens à moi, qui seule puis te donner le repos et le bonheur. » Et toutes de débiter sur le comptoir leurs lambeaux de chair humaine.

Mais hors de la secte, point de martyrs! En face de l'étal de viande sainte, il y a l'étal de viande maudite. Athées et savants d'abord, morceaux de choix, puis les basses viandes des sectaires ennemis. Car elles jouent entre elles avec enthousiasme le jeu du gril et du couteau, ces aimables filles du ciel. Dès qu'a retenti le cri de guerre de Moloch ou la trompette de Jéricho, l'armée des finitiques ébranle ses noirs bataillons pour la conquête de l'Elysée ou de l'Eden. Teutates et Jehovah planent sur le champ des batailles. Les Furies tordent leurs serpents et leurs torches. Satan et ses sombres légions heurtent de leur épée flamboyante les boucliers des archanges. Hourrah! la mêlée de la terre répond à la foudre du ciel. Prophètes, Sybilles et Pontifes roulent dans un tourbillon sans fin.

Tous jurent et bénissent, sacrent et prient, frappent, croient et meurent. Tous, au milieu des enfants et des femmes égorgées à la lueur des villes en flammes, s'arrachent encore les cadavres.

C'est que la victoire tient dans ses mains la palme et l'auréole, transforme le saint en damné, enlève l'orthodoxe dans les gloires de l'Empyrée ou plonge au fond des abîmes l'hérésiarque écrasé sous l'anathème par la défaite.

« La cause seule fait les martyrs, » s'écrie saint Augustin devant les Donatistes qu'il a martyrisés. — « Oui, la cause seule fait les martyrs, » répond l'esprit humain. Quel dogme n'a pas été arrosé de torrents de sang? Quel symbole ne s'est point inscrit par le fer et par le feu? Quel temple le meurtre n'a-t-il pas cimenté? Chaque mot de la prière bégayée par l'enfant a coûté la vie à des millions d'hommes. Saint Ravallac a eu son heure de martyrat, saint Jacques-Clément aussi. Les haschischins (assassins) du Vieux de la Montagne, donnent la main aux Polyucte tués sous Déce, aux sorciers jetés dans les chaudières bouillantes, aux Maures convertis par l'Inquisition. « A toute époque que Satan a eu ses martyrs, » écrit Florimond, l'atroce historien des hérésies. « Prenez mon ours, » traduirait le gamin de Paris, linguiste et philosophe.

« Oui! c'est la cause seule qui fait les martyrs! » Aussi ce pauvre Helvétius et ce pauvre d'Holbach sont-ils distancés de bien loin dans la doctrine de l'intérêt par les spéculateurs en éternité. Ils sont chastes, ces spéculateurs, mais dans l'espoir des voluptés célestes, des accollements divins. A cette pensée, un frémissement parcourt le corps des vierges, le désir soulève leur sein, l'espoir empourpre leur visage. Emules d'Alcmène et de Danaé, elles dédaignent la chair et l'amour impuissants.

Ils sont humbles, mais les palais du ciel, plus éclatants que l'azur, plus riches que le diamant, ouvrent au derviche poudreux des portes de jaspe, et la vermine peut couvrir ces corps où pousseront les ailes des anges.

« Frappez! » disent les martyrs à leurs persécuteurs comme l'huissier de Racine: « Frappez! » « Je suis père de mes vertus. »

Tout refuser, tout mépriser pour tout avoir, c'est du pur Barème, et le joueur de : Dieu à pile ou face (1) se croit sûr de gagner. Les élus sont chastes par luxure, pauvres par avarice, humbles par orgueil. Créanciers insatiables, ils cognent poings fermés aux portes de l'Olympe: Mes gages! ma prime!

Au moins Décius ne se jette-t-il pas dans le gouffre pour faire son salut, mais pour délivrer sa patrie. Agamemnon livre sa fille à Calchas dans l'intérêt de l'armée grecque. Mais si ce Fakir s'enfonce des pointes de fer entre les épaules ou laisse pousser ses ongles à travers ses mains; si cet autre cingle son corps ou jeûne avec ce qui est sort en vue des béatitudes éternelles, ce sont des prêteurs à mille milliards pour cent qui supposent sans doute que dans l'autre monde il n'y a pas de lois contre l'usure.

Brutus cache un poignard dans sa toge. Harmodius voile son glaive sous le myrte, mais la patrie,

(1) « Il est certain que Dieu est ou qu'il n'est pas. Il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raison, dites-vous, ne peut rien y déterminer.... Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile.... Pesons le gain et la perte: en prenant le parti de croire, si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. »

PASCAL. *Pensées*, II^e partie, article III.

cette mère auguste a poussé son cri d'angoisse. Balthazar Gérard tue d'un coup de pistolet le libérateur des Pays-Bas, Guillaume le Taciturne. Les jésuites lui ont promis le paradis pour pot-de-vin.

En face de l'ascète semblable au joueur qui ponte avec rage sur une carte, il est grand le philosophe antique, faisant le bien pour le bien et non pour l'appât d'une immortalité fantasque, plus grand encore lorsqu'il expire en défendant le patrimoine moral de l'humanité. Mourir parce qu'on doit le dévouement à sa patrie, la science à l'humanité, parce que le flambeau qu'on tient un instant dans la main doit être transmis plus lumineux aux générations futures; mourir afin que tous vivent, que tous sachent, voilà le saint trépas et non le trépas sur gages. Ce n'est plus une tâche originelle de fantaisie qu'il s'agit de laver, mais la souillure réelle, la souillure putride de la misère et de l'ignorance!

Le sage sur sa croix souffre de la douleur des nations. La sueur qui coule de son front est l'angoisse des cités. Il pleure les larmes des victimes. Son cœur s'attendrit sur le larron, coupable fatal, crucifié à ses côtés par une société barbare. Son regard essaie de sonder l'avenir, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il adresse l'appel suprême qui sera entendu à travers les siècles.

Martyrologe de l'égoïsme, arrière! Du fond des âges s'avance contre toi la troupe immortelle des penseurs dont la spirale touche à l'infini. Leur pas frappe la terre comme le flot bat la falaise. Ils sont plus pâles et plus nombreux que les feuilles secouées par l'automne; martyrs de la steppe ou de la plage, sceptiques jetés dans le feu des Mages et des Phéniciens, impies assassinés par les dieux, athées tués par des miracles, proscrits chassés de leur patrie avec leur idée au sein. Quiconque a cherché les lois de notre mère la nature, gémi pour l'humanité, souffert en l'honneur du vrai et du juste, quiconque a rêvé, quiconque a voulu, quiconque a aimé, depuis le premier ennemi de l'idole et du prêtre jusqu'au tribun dont la voix ébranle les empires, tous les confesseurs de la pensée humaine ont place au grand festin des morts.

Dans cette foule mugissante que de fronts inconnus! Dans ce tourbillon de cris et de pleurs combien de dévouements anéantis, de passions étouffées! L'autel, l'autel et le glaive sont muets. Le cachot garde sa proie. Auteur et livre, la flamme a tout dévoré.

Combien de perdus dans le ventre flamboyant de Moloch! d'engloutis dans les enfers de l'Inquisition! qui nous le dira? Des os calcinés, un peu de cendre et c'est tout. A peine quelques visages connus.

Voici Socrate buvant la ciguë, Callisthènes déchi-queté, Maxime et Hypathie tombés sous les fureurs chrétiennes; voici les philosophes et les sorciers, séditeux et les hérétiques s'aidant des lianes scholastiques pour atteindre la vérité, Abeillard et Jean Hus, Munzer et les paysans, Valdo, Wiclef et Ziska, Callet, le chef des Jacques avec sa couronne de fer rouge sur la tête.

Voici la plus illustre et la plus touchante des victimes du catholicisme, Jeanne d'Arc sur le bûcher des sorcières, Servet brûlé par Calvin, Bruno Jordano brûlé par le pape, Clootz, l'apôtre de la fraternité, guillotiné pour le compte de l'Être Suprême, toute la série humaine et révolutionnaire des siècles.

Ils passent avec leur blanche auréole, grands et stoïques, le front haut, les yeux tournés vers la lumière, et montrant la longue caravane qui se déroule à l'horizon, ils disent au peuple: « N'est-ce point assez? en faudra-t-il toujours? »

G. TRIDON.

OU EST LE CYNISME?

Le second livre de Rabelais, le premier de Pantagruel, est, au dire de son auteur, de même billon que le Gargantua. Ce sont plaisantes moquettes qu'on lit pour passer-temps joyeux. Plus qu'en aucun autre, par conséquent, le cynisme de Rabelais doit éclater dans ce livre: voyons donc ce qui en est.

On a traité Rabelais de cynique. Qui cela? Le porte-queue de Robespierre, M. Louis Blanc, auteur d'une histoire ultra-spiritualiste de la Révolution. Sachons au moins ce que valent les consciencieuses études de M. Louis Blanc.

On trouve dans les trente-quatre chapitres de Rabelais que nous avons choisis: une satire de l'astrologie et de l'amour du merveilleux; la né-

gation des condamnations originelles et des pré-destinations; mille moqueries adressées aux puérilités de l'École (âne de Buridan, la poule et l'œuf...) Les écoliers pédants, barbares, cruels, despotes, y sont drapés de main de maître. La dépravation de l'Eglise, l'ignorance et la sottise des légistes-commentateurs y sont peintes en quelques lignes admirables. Puis, viennent les latinistes haut-guindés. Le langage français est défendu contre leurs entreprises et porté haut dans l'estime des penseurs. La lettre de Gargantua à son fils est l'exposition de toute une théorie du progrès qu'on n'a guère surpassée depuis. Elle termine par ce trait: « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Sautez un chapitre, et vous verrez: la fausse science des jurisconsultes mise à mal; l'immanence de la justice dans l'âme humaine affirmée; la science et la pédanterie en parallèle; la procédure critiquée; la manie des procès tournée en ridicule; une sentence à faire pouffer de rire et vraiment la plus sage qu'on puisse imaginer.

Allons jusqu'au bout du livre: disputes d'école à néant; mauvaises mœurs flagellées; amour subordonné sans effort au devoir; la guerre bafouée, tout le système des antinomies enterré; l'empirisme réduit, les conceptions ultra-mondaines de notre temps bernées d'avance, les fonctions de tout organisme dévinées, l'hypocrisie démasquée.

Et dites-moi maintenant s'il y a place pour le cynisme dans ces trente-quatre chapitres, les moins soignés de tout l'ouvrage? Où donc est le regard louche? Où la misanthropie impuissante? Entendez-vous un seul gémissement de dents dans cette œuvre de franc rire et de large pensée? O chaste critique, avez-vous donc quitté Pantagruel, l'âme vide et désolée, doutant de l'humanité et de la vertu?

Rabelais cynique! parce qu'il sut trouver le moyen de tout dire, et d'être lu, et de n'être pas brûlé? Que n'eût-il le courage de parler franchement en beau langage didactique? Mais alors, il ne serait pas allé à la quatrième page. Mais alors, son œuvre, même complète, était mort-née. Mais alors, vous qui n'auriez pas peut-être son courage tel qu'il est, vous ne le liriez pas aujourd'hui.

Il en est qui, contemporains de Rabelais, lurent son œuvre comme vous la lisez. Ecoutez ce qu'il en dit: « Iceux fuyez, abhorrez et haïssez autant que je fai, et vous en trouverez bien sus ma foi. Et si désirez être bons pantagruélistes, (c'est-à-dire vivre en paix, joie, santé, faisant toujours grand'chère), ne vous fiez jamais en gens qui regardent par un pertuis. »

Votre fausse vergogne met tout le cynisme de votre côté. Interrogez votre conscience, et dites-moi si la pensée d'un livre de haute critique, la foi aux idées, la dévotion à l'humanité, la haine du vice peuvent germer dans une tête et dans un cœur de cynique? Pour moi, chaque fois que j'ai repris le Pantagruel, je me suis senti devenir meilleur, et j'ai quitté ma lecture, l'œil grand ouvert, plein de haut courage, l'âme assainie et gonflée d'espérance.

La langue qu'a formée Rabelais devait devenir la langue de Descartes, de Pascal, de Molière, de Montesquieu, de Voltaire et de Proudhon, la langue du Progrès et de la Révolution. Tous ces maîtres en l'art de penser et de dire viennent du premier maître, et ce maître ne pouvait être ni un infame, ni un cynique.

Mais d'ici, je vous entends: « Pourquoi prêter à Rabelais vos propres idées? Rien de ce que vous dites n'a été dans sa pensée, et votre com-mentaire est un jeu où vous vous donnez à vous-même des illusions. »

Prêter à Rabelais, moi? Je m'en excuse comme incapable, et je regrette franchement de ne pouvoir trouver chez ses critiques autant de beautés et de vérités que j'en rencontre dans le Gargantua et le Pantagruel.

Heureusement pour la dignité humaine, le cynisme, dont vous accusez bien légèrement les auteurs, est chose si rare qu'on en pourrait à peine citer quelques exemples tirés de l'histoire, et encore sont-ils incomplets, tant cette dégradation est contraire à notre nature. Diogène, du moment où, la lanterne en main, il cherche un homme, cesse d'être un cynique. Il fait de la satire en action, et rien ne prouve notre tendance à l'idéal de la justice et de l'art, comme le mécontentement où nous sommes de nous-mêmes, mécontentement qui s'exprime en pamphlets, charges, satires, caricatures, etc., il n'y a point de cynisme chez un homme tant qu'il lui reste au cœur quelque juste

estime de l'humanité. Hébert et Marat, ces incarnations de l'idée révolutionnaire, sont des témoins de la haute vertu de notre espèce. Robespierre, frisé, poudré, tiré à quatre épingles, prenant l'humanité par son côté le plus lâche, orgueilleux, personnel, hypocrite, poseur et fourbe, Robespierre est un cynique.

Tout ce qui va contre l'humanité, tout ce qui abaisse l'homme, voilà ce qui est cynique. Voulez-vous convaincre Rabelais de cynisme? Faites-le revivre avec son temps, montrez qu'il est resté sciemment au-dessous de sa tâche, qu'il a mis la lumière sous le boisseau, qu'il a corrompu les mœurs, fait dévier l'histoire, et, si vous y parvenez, vous aurez condamné tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à nos jours, et l'œuvre humanitaire française sera au-dessous de zéro. Quant à moi, je vous répète en terminant:

Ceux qui ont marché avec l'histoire vers le droit, la justice, ne sont point des cyniques. Gardez donc vos injures pour les ascètes, les convulsionnaires, les lovelaces, les déistes, les tribuns au petit pied, tous gens atteints de priapisme physique ou moral, et que leurs rêves insensés rendent hargneux, dégoûtés, insatiables. Gardez vos injures pour cette frénésie des sens, affreusement idéalisée, de la nouvelle Héloïse, de Raphaël ou la vingtième année, de Jacques et de Lélia. Croyez surtout qu'en ces temps-ci il n'est pas bon de toucher à la gloire toujours plus pure du joyeux auteur de Pantagruel.

Edouard A. Losson.

DE LA BARRE.

Le 28 février de l'année 1766, le présidial d'Abbeville jugeait deux enfants, de La Barre et d'Etallonde, le premier âgé de dix-sept ans, le second de dix-huit. D'Etallonde était en fuite.

On les accusait: 1° de n'avoir pas salué une procession; 2° d'avoir chanté une chanson dans laquelle « Marie Magdeleine avait ses mal-ses » (sic); 3° d'avoir fait des genuflexions devant des livres philosophiques; 4° d'avoir été la nuit à la garde-robe contre un crucifix (sic). De plus, ils étaient véhémentement soupçonnés (sic) d'avoir détérioré une croix de bois élevée sur le pont d'Abbeville.

Dénoncé par un bourgeois, de La Barre, tout d'abord, avait été mis aux fers. Pour lui pas de prison assez dure, pas de cachot assez noir — l'enfer des chrétiens. — On lui refusa même l'assistance peu dangereuse des avocats.

Après un interrogatoire à la manière de l'inquisition, les juges, tous catholiques, le condamnèrent à l'amputation de la main droite et de la langue jusqu'à la racine; (si le patient ne présente pas la langue lui-même, on la lui arrache avec des tenailles de fer); puis à être brûlé à petit feu.

Un appel au Parlement de Paris obtint pour toute réponse un envoi de cinq bourreaux. Alors eut lieu, pour la plus grande gloire de Dieu, une scène déchirante que je renonce à décrire. De La Barre, âgé de 17 ans, beau comme le jour, brave comme l'épée, fut livré à la torture. On renouela sur lui les supplices de l'inquisition, les jambes serrées entre des ais, les os brisés sous la pression des coins de fer. La victime s'évanouit. On la traîna au supplice. Le peuple criait: grâce! Les femmes sanglotaient. Quand l'enfant revint à lui, les bourreaux, de pitié, lui tranchèrent la tête et jetèrent son cadavre sur le bûcher.

Louis XV, le bien-aimé, avait signé l'arrêt entre la soutane de son confesseur et le cotillon de la Dubarry. Ceci se passait vingt-trois ans avant la grande révolution, soixante-douze ans après la naissance de Voltaire.

Si je vous parle de ce martyr, c'est que nous le revendiquons; c'est qu'il pensait comme nous et qu'il mourut avec courage pour la cause de la Raison, que nous défendons aujourd'hui.

La religion, aussi féroce au temps de Voltaire qu'au moyen-âge, n'a pas changé ses dogmes. L'immobilisme est l'essence de toute religion. Un progrès serait pour elle un suicide, une alliance monstrueuse avec son ennemi naturel, la science.

Les Gaulois, lors de la récolte du gui sacré, immolaient des êtres humains sur leurs autels druidiques. Les Tyriens et les Hébreux enfermaient des enfants dans une statue de fer rougi. Agamemnon poignarda sa fille. Jephté, le juge d'Israël, fit de même. Abraham faillit assassiner son fils. Les Grecs s'entre-tuèrent dans la guerre Amphictyoni-

que à propos de champs incultes consacrés à Apollon. L'idée divine, cherchée à grands frais d'imagination hors de l'humanité, ne peut se manifester et se soutenir que par des moyens contre nature. Aussi les guerres religieuses sont-elles jusqu'ici presque toute notre histoire. De nos jours, Basile se contente de dénoncer et de calomnier en attendant mieux.

Méditons, méditons cet apophtegme d'un maître : « C'est le spiritualisme qui, en 94, envoya la « Révolution à la guillotine. Il le ferait encore. »

F. J. VIETTE.

FAITS DIVERS.

On raconte qu'un M. Pierre***, originaire des Hautes-Pyrénées, et appartenant à une excellente famille, vient d'être arrêté à la suite de nombreuses escroqueries. Il se donnait comme courtier en bijouterie pour le compte d'une maison de la rue de Grammont; on l'a arrêté à son domicile, rue Manbuée, 464.

On nous assure que Pierre*** fait partie d'une société placée sous l'invocation de St-Jacques I

Qu'allons nous devenir, bon dieu, si les voleurs Vont courtiser saint Jacques et le mettre des leurs.

Ceux qui n'ont jamais entendu Litz, l'oiseau bleu du piano, vont pouvoir l'entendre à bon marché; mais il faudra assister à la messe. Diable! diable! Il y a un peu plus de distance entre la philosophie et l'autel qu'entre un artiste et un capucin.

Je crois que l'art, à force d'élever l'âme, affaiblit le cerveau; l'idéal grise, l'amour grise, la sensiblerie grise, témoins Litz, Musset et la Société protectrice des animaux. Des barbares ont failli être assommés, parce qu'ils avaient donné des coups de pied dans le ventre à un chien qui les avait mordus.

« Les hommes deviennent si bons, si bons..... que c'est à souhaiter d'être toutou, » me disait un philanthrope.

E. VAISSIER.

AU VILLAGE.

(Suite).

Pauline dormait toujours d'un sommeil assez calme.

— Tant pis! dis-je à mi-voix, en venant reprendre ma place au chevet de ma sœur, — je mangerai une tartine de moins à chacun de mes repas pendant quatre repas, et nous serons quittes.

Je répondais ainsi à une voix intime qui me disait que je venais de voler le pain des miens.

Mais avec quel cœur rempli d'une immense espérance j'avais fait cette amorce! On eût dit que la récompense de l'action généreuse ne se voulait point faire attendre: à peine la mendicante tournait-elle le pignon de la maison que le médecin entra dans la cour.

V

J'attendais un si grand secours de cet homme, de ce médecin, qu'en le voyant traverser notre cour je me mis à le regarder à grands yeux, croyant que je ne pouvais manquer de découvrir en lui le signe mystérieux qui le rendait puissant entre tous. Je l'avoue, j'eus beau laisser déborder mon imagination surexcitée, je ne vis rien autre qu'un petit homme très-maigre, déjà presque vieillard, marchant dru, la tête un peu renversée sur le côté gauche, le corps ballottant dans un habit de velours olive orné de larges boutons de métal vernissés de noir.

Dès que l'homme eût mis le pied sur le seuil de la maison, le regard de son petit œil gris partit comme une flèche et vint se fixer sur la couche où reposait Pauline. L'habitude du corps lui indiqua sans doute que l'enfant était en ce moment endormie, car je le vis s'approcher bien doucement, marchant sur la pointe du pied jusqu'à ce qu'il fût venu au chevet du lit de la malade. Je me pris tout de suite à aimer ce médecin; — son procédé m'avait gagné le cœur. Sans doute que lui-même était bien convaincu que, pour la pauvre petite, une heure de bon sommeil valait mieux et était plus propre à déterminer une crise favorable que la plupart de ses tentatives médicales; mon jeune cœur ne vit, dans cette manière d'agir, que l'expression d'un sentiment de tendre pitié.

Le médecin, après avoir considéré ma sœur pendant quelques minutes, sans mot dire, sans même adresser un regard à ma mère, qui se tenait toute pâle à son

côté, posa délicatement son doigt sur la tempe de la malade.

Pauline, à ce contact, fit un petit soubresaut, mais elle ne se réveilla pas.

Bien que tout mon cœur fût passé dans mon regard, il me fut impossible de ne rien entrevoir sur cette impassible figure de médecin. — Néanmoins, un indéfinissable malaise me contractait la poitrine: mon instinct de jeune sauvage devinait ce que ma raison ne pouvait apprécier.

L'homme savant, laissant toujours son doigt sur la tempe de notre fille, tira de la poche de son gilet une montre aussi large que l'écu de six francs que j'avais vu luire un jour dans la main de mon père. Sur le cadran de cette montre courait une aiguille rapide que je pris tout d'abord pour un petit animal. Tout en suivant les évolutions de l'aiguille, le docteur marmottait entre ses dents ou les paroles d'une prière ou les mots d'un enchantement.

Mon pauvre petit cerveau s'affolait à vouloir comprendre le rapport qui pouvait exister entre cette aiguille de montre et le sort de Pauline.

Au bout d'une minute, le médecin prononça un mot que je ne compris pas, mais qui me fut bien douloureux à cause de l'intonation qu'il lui donna:

— Cent pulsations, fit-il en replaçant sa montre dans la poche de son gilet.

La manière dont il avait projeté les lèvres en avant, après avoir constaté la fréquence de la circulation chez la malade, me fit trop comprendre que ma pauvre petite sœur était dans un grand danger.

Le médecin fit signe à ma mère de le suivre, et il se retira à bas bruit comme il était venu.

Dès qu'ils eurent franchi, de deux pas, le seuil de la porte, le docteur et ma mère s'arrêtèrent; je pouvais les entrevoir du banc sur lequel il me semblait que j'étais rivé.

Pendant tout le temps que dura la conférence, il me parut que mon cœur tournait tout aussi vite que les ailes du moulin aux jours de grand vent.

Enfin, ma mère rentra... Dans l'une de ses mains elle tenait un papier sur lequel il y avait de l'écriture; elle se servait de l'autre pour essuyer ses yeux avec un coin de son tablier.

Sans que la brave femme, doublement aveuglée par sa douleur et par ses larmes pût m'apercevoir, je me glissai derrière elle avec la souplesse d'un jeune chat, je franchis la porte d'un bond, je traversai la cour, et au moment où le chirurgien atteignait la grande voie, je me plaçai tout à coup devant lui, tordant mon bonnet de laine dans mes doigts et regardant l'homme bravement en face:

— Il faut que je vous parle à vous, lui dis-je.

— Et que me veux-tu, mon petit bonhomme?

— D'abord, je ne suis pas un petit bonhomme, je suis le frère de Pauline.

— Ah! ah! de l'enfant malade que je viens de visiter?

— C'est la vérité. — Je veux vous dire une chose que j'ai là, — et ce disant je frappai ma poitrine, — personne n'en sait rien; Pauline, qui est bien meilleure que le bon Dieu, m'avait défendu d'en ouvrir la bouche au père et à la mère: je vais vous le dire, à vous, parce que je sens bien que cela nous sera utile.

— Après, après, mon garçon, — dépêche-toi!

— Voilà ce que c'est. Pauline a manqué de mourir cette nuit, parce qu'elle s'est levée tout en sueur, — qu'elle a marché pieds nus sur la terre glacée de notre chambre, et puis, — qu'elle a traversé toute la cendrée pour s'en aller boire, au coin de l'évier, du vieux lait battu aussi aigre qu'une pomme sauvage. Moi, j'étais endormi; — je n'ai rien vu, — mais, quand je me suis réveillé, je n'ai plus trouvé ma sœur près de moi. J'ai cherché de tous côtés et, quand je la retrouvais, couverte seulement de sa petite chemise par ce grand froid, étendue sans mouvement au pied de notre lit, elle était comme une trépassée. — Elle n'avait pas eu la force de remonter dans son lit... elle était tombée comme je vous dis, sans pouvoir bouger. Voilà!

Le médecin, les deux mains appuyées sur la pomme d'ivoire de sa canne, réfléchissait à ce que je venais de lui raconter.

Mes yeux se collaient sur sa figure avec une fixité folle.

— Bientôt il me parut que ce médecin-là réfléchissait

beaucoup trop pour un savant. N'y pouvant tenir davantage, je l'interpellai brusquement:

— Est-ce que vous guérez Pauline? lui dis-je.

— Eh! eh!... fit le médecin.

Il saisit en même temps une prise de tabac dans une grande tabatière de corne — je la vois encore — et il se remit en marche en humant sa prise méthodiquement. Je revins à la maison les mains croisées derrière le dos, marchant lentement en regardant le ciel.

Je ne puis vous dire quel travail s'opérait alors dans ma pensée affligée, mais elle se résuma par un mot terrible qui peignait bien la profondeur de mes tourments:

— Le bon Dieu! m'écriai-je... le bon Dieu, — c'est un séclérat!

VI

Les grands bienfaits que nous attendions du sommeil de notre malade ne se réalisèrent point. La fièvre, reprenant son premier essor, secoua la torpeur morbide de l'enfant; l'exaltation du cerveau devint d'une effrayante intensité: ma mère était obligée d'employer toutes les forces de ses bras pour maintenir la pauvre martyre sur sa douloureuse couche.

Louis, mon enfant, me dit ma mère, te voilà déjà grand, tu as bon courage et bonne mémoire; écoute bien ce que je vais te dire, car il faudra suivre mes paroles en tous points...

Tu vois que je ne puis quitter, une seconde, le lit de notre Pauline, car la pauvre mignonne se jetterait dans le feu; cherche derrière le gros paroisien qui est au fond de l'armoire, et tu trouveras un mouchoir à carreaux rouge. Dans une corne du mouchoir, j'ai noué une pièce de deux francs, — c'est le prix du dernier beurre que j'ai vendu au marché.

Prends le mouchoir et l'argent, mets ta miche (1) propre au-dessus de celle des jours ouvriers et cours à la ville demander à l'apothicaire la drogue que le médecin a ordonnée: voilà là-bas le papier sur la table. — Suis toujours le grand chemin jusqu'aux premières maisons de la ville; une fois arrivé là tu demanderas la demeure de l'apothicaire. — Va, mon Louis, serre bien l'argent et le mouchoir, va!

A mesure que ma mère parlait, j'accomplissais ses ordres; quand elle eut fini de me dicter ses conseils, j'étais prêt à partir.

Je revins alors auprès du lit de Pauline. Son agitation était extrême; elle avait jeté son petit bras au dehors de ses couvertures, je m'en saisis et j'imprimai mes lèvres sur cette peau brûlante comme le feu. — Je partis, le cœur noyé de chagrins, au milieu desquels cependant flottait une lueur d'espérance semblable aux follets qui dansent la nuit au-dessus des grands prés bourbeux. — L'homme est bien savant, me disais je en mettant le pied sur le grand chemin; la drogue la guérira!

J'allais, toujours trotinant, toujours trotinant sur la lisière du grand chemin, ne regardant pas une seule fois ni à droite ni à gauche, ne faisant aucune attention au bruit des chariots qui me suivaient; — la diligence passa près de moi avec les tintements de tous ses grelots sans que j'y prisse garde une seconde, je ne relevai même pas la tête pour regarder le conducteur qui sonnait de la trompette du haut de l'impériale.

Il y avait quelques heures à peine, je maudissais la divinité à cause des douleurs qu'elle laissait subir à ma sœur, et maintenant, hélas!... j'allais répétant sans cesse, sans répit, un mot qui sortait de ma bouche à chaque battement de mon cœur: « Guérissez Pauline. Guérissez-Pauline! Guérissez Pauline! »

— Arrivé à la ville, je ne pouvais plus avaler ma salive.

Je passai les premières maisons de la ville sans songer à demander la maison du marchand de drogues; je continuai de m'avancer toujours en trotinant, ne doutant pas que je ne fusse dans le bon chemin, — j'avais confiance dans le génie invisible qui me conduisait par la main. J'étais arrivé au centre de la petite ville lorsque mû par une impulsion intime, je levai tout à coup la tête. Je vis alors de grandes lettres dorées alignées au-dessus d'une large vitrine, derrière laquelle on voyait un grand nombre de pots bien luisants, bien rangés, les uns en verre, les autres en porcelaine.

Je lus sur l'enseigne: Libert, pharmacien.

Ma mère m'avait bien dit: Louis, va à la maison de

(1) Blouse sans ceinture.

l'apothicaire, mais le médecin avait prononcé un autre mot que j'avais bien retenu, et c'est ce mot que je venais de retrouver.

J'entrai.

Plusieurs personnes se trouvaient alors dans la boutique.

Grâce à l'exigüité de ma taille et au peu de bruits que je faisais, personne ne prit garde à moi.

Je m'étais approché d'une femme qui me parut être de l'âge de ma mère, — elle était là attendant son tour d'être servie, — je la tirai légèrement par le coude :

— Est-ce que je suis dans la boutique de l'apothicaire? lui demandai-je.

— Oui, mon lieu, me répondit-elle.

— Bon ! Et jouant des coudes, glissant sous les bras de trois ou quatre pratiques, je vins brusquement au comptoir. Là, je me grandis de toute la pointe de mes pieds et je parvins à mettre mon menton à la hauteur de la table du comptoir, sur laquelle je jetai le papier du médecin et la pièce de quarante sous de ma mère.

— Pauline va mourir ! criai-je d'une voix pleine de larmes à l'homme qui préparait les bouteilles. — Servez-moi tout de suite.

— Tout à l'heure, mon garçon.

— Non ; tout de suite, mon bon monsieur, tout de suite, je vous en prie.

Sans doute ma voix fut singulièrement douloureuse et passionnée, en prononçant les mots que je viens de redire, car, malgré leurs propres préoccupations, les personnes présentes se tournèrent vers moi avec un murmure de bienveillante commisération. — Le pharmacien s'empara sur-le-champ de mon ordonnance et s'occupa de sa préparation.

— Qui est-ce que c'est donc que la Pauline, mon lieu? me dit la femme à laquelle j'avais adressé la parole en arrivant.

— Ah ! c'est ma sœur, — lui répondis-je.

— Pauvre petit ! murmura la bonne créature, si amiteux... si jamais le malheur veut... heureusement qu'à cet âge on oublie vite.

En ce moment, le pharmacien me remit entre les mains une petite fiole remplie du médicament, plus quelques gros sous qui me revenaient de ma pièce de deux francs.

— Tenez, dis-je à la femme, vous êtes une personne comme ma mère, vous ; liez-moi, je vous prie, mon argent dans le coin de mon mouchoir.

— Avec plaisir, mon lieu.

— Merci ! la mère.

— Voilà un brave cœur d'enfant, dit un monsieur assis au milieu de la boutique.

— Bien le bonsoir à la compagnie, dis-je alors ; et, d'une main, tenant la précieuse bouteille, de l'autre, enfonçant dans ma poche le mouchoir aux gros sous, je repris ma course vers notre village, toujours répétant, toujours répétant cet éternel refrain de mon cœur endolori : *Guérissez Pauline ! guérissez Pauline !*

A peine étais-je sorti du faubourg et voyais-je la vaste campagne s'étendant devant moi jusqu'aux confins du ciel, que je fus subitement envahi par un sentiment tout à la fois si brusque et si étrange que mes jambes tremblèrent sous mon corps : je crus que j'allais rouler sur la terre du chemin. — Il n'en fut rien ; seulement mon front ruissela de sueur et je sentis la chair de poule frissonner à travers toute la surface de ma peau.

Ce double sentiment de peur et d'angoisse que je venais de ressentir, je le devais à une voix d'au-dedans moi qui venait de me crier :

— Et si tu casses la bouteille?

Je ne pus alors analyser l'impression que je venais de ressentir : elle avait été terrible... Mais bientôt, secouant cette commotion, m'armant de courage et de confiance — d'une confiance infinie — je répondis tout haut à la voix mystérieuse : je ne la casserai pas, c'est impossible !

Et je repris ma course.

La voûte céleste s'était dégagée des gros nuages qui l'avaient enyahi pendant toute la durée du jour ; le bleu laiteux du ciel d'automne se résorbait peu à peu dans une teinte plus assombrie, et l'étoile du berger apparaissait au fond de l'horizon toute scintillante de ses doux et mélancoliques rayons, lorsque je touchai le seuil de notre ferme désolée.

Mon père dételait silencieusement ses chevaux à la porte de l'écurie.

— Bonsoir, père ; j'ai la bouteille, lui dis-je en passant.

— Bonsoir, garçon ; va vite porter la médecine à ta mère, afin qu'elle puisse en donner à boire à l'enfant.

Pendant mon absence, Pauline avait été travaillée par un délire affreux ; seulement à la tombée du jour comme à la fin de la nuit précédente, il y avait eu un peu de détente dans son mal. Elle ne dormait pas ; sa pauvre jolie figure était toute marbrée de larges plaques, les unes pâles, les autres violacées. — On eût dit que la main de fer de la maladie avait marqué ses doigts crochus sur les joues de l'enfant ! En ce moment elle était relativement calme, et l'on n'était plus obligé de la maintenir, de force, dans son lit.

Ma mère s'empressa de donner une cuillerée de la potion à ma sœur.

L'enfant eut un peu de peine à avaler, mais enfin il n'y eut pas une goutte de la précieuse liqueur de perdue.

Je m'approchais bien près de son visage et je lui dis doucement à demi voix :

— Ça va mieux, petite Pauline ?

Elle ne put parler ; seulement je vis bien qu'elle m'avait reconnu tout à fait.

Oh ! le regard qu'elle m'envoya au cœur ; le faible cri traîné, long, douloureux, dans lequel je sentais qu'il y avait plus de regrets pour le chagrin qu'elle savait que sa maladie me causait, que de plaintes pour sa propre souffrance ; le sourire pâle qu'elle essaya sur ses lèvres bleues, oh ! je renonce à les peindre ! une mère seule pourrait le tenter...

Encore une fois, un grain d'espérance vint dilater ma poitrine. La nature en profita pour réclamer impérieusement ses droits : je sentis que j'avais une grande faim. — On me donna une pleine écuelle de soupe chaude avec une grosse tranche de pain et je me mis à souper vigoureusement.

Ma dernière bouchée n'était pas avalée que je glissai sur la cendrée : j'étais endormi.

J'avais été réduit par la grande fatigue et par les émotions plus grandes encore. Une femme de notre village, venue pour aider ma mère au milieu de ses tracas, me prit et m'emporta dans mon lit.

Je dormis d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain à huit heures du matin.

VII

Mon premier soin, en m'éveillant, fut de courir au lit de ma sœur. Pauvre, pauvre Pauline ! Est-il donc possible que le sombre travail du mal puisse, en une seule nuit, produire une aussi effrayante décomposition ! Cette figure tant aimée, si gracieuse, si intelligente, je ne la reconnaissais plus ! Les yeux étaient comme engoutis au fond de leur orbite ; les paupières, rétractées, semblaient avoir été déjà foulées par la patine de la mort ; à travers ses lèvres tuméfiées, fendillées, saignantes, on entrevoyait ses petites dents recouvertes d'une couche de pellicules noirâtres épaisses comme un parchemin.

Pauvre, pauvre Pauline ! elle ne bondissait plus sur son lit, ainsi qu'elle le faisait la veille ; — non ; déjà les réactions vitales s'éteignaient sous les étreintes du mal triomphant ; elle était comme clouée sur sa couche. Son haleine s'échappait en sifflant de sa poitrine, et, de temps en temps, une contraction douloureuse côtrait à travers les muscles de sa face : cette face portait l'empreinte d'un cachet de stupeur profonde.

La Thérèse, — une de nos voisines, — était accroupie, à deux pas du lit, étendant sur une vieille chemise déchirée en morceaux une épaisse couche de farine de moutarde. Le médecin était passé pendant mon sommeil, et, après sa visite, ma mère s'en était allée à la ville pour y chercher des sangsues.

— Thérèse, dis-je à la femme d'une voix que je voulais rendre ferme, et qui sortait de ma gorge toute trempée de mes larmes ; — Thérèse, qu'est-ce que le médecin a dit lorsqu'il a vu Pauline ce matin ?

La Thérèse me répondit avec un accent de tristesse qui me saignait au cœur et qu'elle ne me cachait pas, supposant qu'un aussi jeune enfant entendait bien les paroles, mais ne pouvait rien démêler au sentiment qui les dictait.

— Sois tranquille, va, mon garçon ; le médecin a dit que la malade irait mieux.

— Ouich ! répondis-je avec un ton de violente ironie

qui n'était de mon âge ni de mon caractère ; — mais en ce moment je souffrais et je parlais comme un homme. — Ouich ! la maladie va mieux ! Merci ! moi je trouve qu'elle va bien, assez bien vite comme ça... Thérèse, demain il n'y aura plus de Pauline !... Et je me mis à éclater en sanglots, à mordre mes mains jusqu'au sang, à m'arracher de pleines poignées de cheveux. — Quelqu'un qui, en ce moment, eût cherché à me consoler, m'eût enivré de colère. La Thérèse n'y songeait pas ; elle se mit à pleurer avec moi.

Lorsque ma mère rentra, elle me trouva me roulant, me tordant sur la cendrée, poussant des cris inarticulés, les cheveux éparés et les mains ensanglantées.

La pauvre femme savait les mots qui calmaient les orages de mon cœur.

— Louis, me dit-elle, si tu veux continuer tes grands tourments, mon garçon, tu me feras tant de chagrin que demain je serai aussi bas que tu vois maintenant notre Pauline.

Je me levai d'un seul bond et j'allai me jeter au cou de ma mère en étouffant mes sanglots.

Si, au lieu de me parler d'elle, la bonne créature m'eût dit : Mon enfant, si tu continues à pleurer ainsi, tu vas tomber malade comme ta sœur, je me serais jeté aussitôt tout au fond de ma douleur. — Car ne pouvant soulager mon amie si chère, ma grande passion eût été de souffrir comme elle ; mais rendre malade ma pauvre mère par l'effet de mon chagrin, oh ! non. Je continuai à souffrir, mais les paroles que je venais d'entendre avaient séché mes yeux.

Les sangsues furent étalées sur le front de la malade, et bientôt de petits ruisseaux de sang glissèrent en rigoles pourprées sur la figure de ma sœur.

Pauline semblait demeurer profondément insensible aux piqûres des sangsues.

Seulement, deux ou trois fois, elle tenta de soulever son petit bras, comme si elle eût voulu soulever un poids qui lui comprimait le crâne.

Les piqûres des sangsues coulèrent jusqu'au soir : le médecin avait défendu de les arrêter avant la nuit.

Ce jour-là, ma mère ne soupa point. Quant à mon père, il était revenu des champs avec une fièvre de fatigue ; aussi, en entrant, il était allé se coucher le corps et le cœur brisés.

Pour moi, je ne quittai pas un instant des yeux le visage ensanglanté de ma pauvre sœur.

J'étais bien résolu de passer la nuit auprès de Pauline ; cependant, lorsque ma mère me dit qu'il était temps de gagner mon lit, je lui obéis sans résistance ; j'avais mon projet.

LOUIS WATTEAU.

(La suite au prochain numéro).

— Pour paraître chez Marpon sous l'Odéon, Camille Desmoulins. *La France libre*, 1 vol. — *Les Discours de la lanterne*, etc. — *Le Vicux Cordelier*, etc., 1 vol.

Dans un de nos prochains numéros nous apprécierons, comme il convient, ce caractère si complexe de Camille, qui finit par être fatal à la Révolution.

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

17, rue de l'École-de-Médecine.

RÉCENTES PUBLICATIONS.

VICTOR MEUNIER. — *La Science et les Savants en 1864*. 2 vol. in-18. 3 fr. 50

CARLYLE. — *Histoire de la Révolution française*, traduite de l'anglais, par E. Elias Régnaud. 1^{er} volume, *la Bastille*, in-18. 3 fr. 50

TAINE. — *Le Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill. 1 vol. in-18 faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

TAINE. — *L'idéalisme anglais*, étude sur Th. Carlyle. 1 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

SOUS PRESSE

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LEBLAIS. — *Matérialisme et Spiritualisme*, précédé d'une introduction par M. Littré (de l'Institut). 1 vol. in-18 faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

BUCHNER. — *Science et Nature*, 2 vol. in-18. 5 fr.

MALESCHOTT. — *La Circulation de la Vie*. 2 vol. in-18. 5 fr.

VICTOR MEUNIER. — *Science et Démocratie*. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Le Gérant : E. VAISSIER.

Paris. — Imp. Tardieu et Ad. Juvet, 9, cour des Miracles.